

Romain Rolland, Malwida von Meysenbug, Nietzsche : Une autre trinité

Jean Lacoste

J'aimerais présenter une énigme et – à défaut de la résoudre vraiment – évoquer un aspect important de la réception de Nietzsche en France, en particulier des débuts de cette réception. Il s'agit d'une coïncidence. C'est en janvier 1889, on le sait, que Nietzsche, s'effondre dans les rues de Turin et entre ainsi dans une « nuit intellectuelle » – souvent qualifiée de « folie » – qui durera jusqu'à sa mort en 1900.

En novembre de la même année (1889) arrive à Rome un jeune Français, agrégé d'histoire, frais émoulu de l'École normale supérieure, et qui se voue à contre-cœur, pour deux ans, à l'étude des relations entre le Vatican et la France de François I^{er}. Ce pensionnaire du Palais Farnèse qui se plonge dans les papiers du Nonce, c'est le jeune Romain Rolland. Né en 1866, il a 23 ans.

Pourquoi cette coïncidence est-elle significative ? Quel point commun entre les deux événements ? C'est que se reforme ainsi une seconde « trinité » nietzschéenne, une nouvelle constellation de trois personnes, après la « trinité » tragique, et bien connue, entre Paul Rée, Lou von Salomé et Nietzsche en 1882 sous l'égide de Malwida von Meysenbug. Cette seconde « trinité », virtuelle, purement intellectuelle, est celle qui se noue alors entre Nietzsche, de nouveau, mais absent, Malwida von Meysenbug, de nouveau, et Romain Rolland. Dans la première trinité comme dans la seconde, le pivot est Malwida von Meysenbug qui sert de trait d'union entre les deux penseurs.

Qui était Malwida von Meysenbug ? Quelle est sa place dans cette nouvelle « trinité » ? On sait le rôle qu'elle avait jouée dans la première « trinité », d'abord en accueillant Nietzsche et Paul Rée à Sorrente, puis, en 1882, en mettant en contact Nietzsche et Lou von Salomé à Rome, enfin, en cherchant à réconcilier Nietzsche avec sa sœur Elisabeth. C'est cette figure attachante du féminisme allemand qu'à l'occasion du centenaire de sa mort, en 1903, Jacques Le Rider a choisi d'évoquer dans une monumentale biographie, *Malwida von Meysenbug. Une Européenne du XIX^e siècle*, publiée

chez Bartillat en 2005.

Malwida von Meysenbug était née en 1816 – il y a donc un siècle –, à Kassel, en Hesse électorale, dans une famille d'origine française. Son père, Carl Rivalier, anobli en 1825, était ministre d'État du prince électeur, Guillaume I^{er}, et, lorsque ce petit despote est chassé avec sa maîtresse lors des journées révolutionnaires de 1831, il le suit en exil – pour l'aider à gérer son énorme dette... – tandis que la mère s'installe avec ses enfants à Detmold, dans la principauté de Lippe. Un monde s'écroule pour Malwida, qui tire de ces événements la conviction qu'une jeune femme doit savoir mener une vie indépendante et subvenir elle-même à ses besoins. Sensible aux idées nouvelles qui conduiront aux révolutions de 1848, elle suit avec intérêt la naissance de l'éphémère Parlement démocratique de Francfort et participe activement, à Hambourg, à une école pour l'éducation des jeunes filles (la *Hamburger Frauenhochschule*). Harcelée à Berlin par la police prussienne, elle doit, en 1852, s'exiler à Londres, où elle devient la préceptrice des deux filles d'Alexandre Herzen, le révolutionnaire russe. Elle deviendra même plus tard la mère adoptive de l'une d'elles, Olga, qui épousera l'historien Gabriel Monod.

Cette aristocrate allemande avait été liée d'amitié avec Wagner et c'est dans un contexte wagnérien qu'elle avait connu Nietzsche : les 28-30 juin 1872 Nietzsche est à Munich pour assister à une représentation de *Tristan et Isolde* sous la direction de Hans von Bülow et il est présenté à Malwida ; en août, le 31 cette dernière, avec sa fille adoptive Olga et le fiancé de celle-ci, l'historien Gabriel Monod, rendent visite à Nietzsche à Bâle. Malwida von Meysenbug offre à Nietzsche ses *Mémoires d'une idéaliste* (I, Genève-Bâle, 1869) en allemand.

À Paris, elle fait partie des proches de Wagner: on lui doit ainsi une très vivante description, dans ses *Mémoires d'une idéaliste*, de la fameuse première de *Tannhäuser* en mars 1861, celle évoquée de son côté par

Baudelaire dans « Richard Wagner à Paris et *Tannhäuser* ». Installée par la suite en Italie, elle accueille Friedrich Nietzsche et quelques amis à Sorrente dans l'hiver 1876-1877 – épisode célèbre, que j'ai rappelé et dont le fruit sera la rédaction des aphorismes d'*Humain, trop humain*, un recueil dédié à Voltaire – et c'est grâce à elle que le philosophe, pour son malheur, rencontra plus tard Lou von Salomé à Rome dans cette funeste « Trinité » avec Paul Rée... Malwida von Meysenbug a été une personnalité essentielle dans la biographie de Nietzsche, dans son destin, une personnalité très bien intentionnée mais dont les interventions ont été catastrophiques.

Se pose une question : les souvenirs de ces multiples amitiés de la génération de 48 et de ces tribulations d'une « idéaliste » dans toute l'Europe animaient-ils encore les conversations de la vieille dame, dans son salon proche du Colisée ? Et, en particulier, a-t-elle parlé à Rolland de ses relations avec ce « philosophe errant » qui venait d'être foudroyé quelques mois auparavant ?

Romain Rolland avait rencontré la vieille dame à la villa Amiel à Versailles, la demeure de Gabriel Monod ; ce n'est d'abord pour lui qu'une aristocrate allemande dont il écorche le nom, mais elle deviendra vite une « seconde mère » qu'il aura aimée d'une « affection pleine et profonde¹ ». Il est vrai que, dans les nombreuses lettres qu'il envoie à sa mère², il se garde de trop évoquer cette figure qui semble susciter une jalousie bien naturelle. Mais les deux années que Romain Rolland va passer à Rome (1889-1891) seront un moment mystérieux, passionné et décisif dans la formation de l'écrivain. Par la suite un échange très important de lettres va se poursuivre jusqu'au décès de Malwida von Meysenbug en 1903 et il faut se féliciter de voir aujourd'hui rassemblée en trois forts volumes par les soins de M. Wolfgang Kalinowsky l'intégralité de cette passionnante correspondance.

Plus tard, en 1942, dans un chapitre du *Voyage intérieur* de 1942 intitulé « Amore. Pace » (la devise de Malwida von Meysenbug) Rolland rendra un ultime hommage à son amie, incarnation à ses yeux de la « vieille Allemagne ». Cette vieille dame allemande de 73 ans, qui fut l'amie de Lizst, de Wagner et de Nietzsche, avait deviné le génie naissant d'un jeune homme de 23 ans qui n'avait connu jusqu'ici que l'austérité d'une vie provinciale à Clamecy, d'un lycée parisien et du « cloître de la rue d'Ulm ». Grâce à elle Rolland est introduit dans un milieu tout nouveau pour

lui : européen, aristocratique, distingué, cosmopolite, ridicule par certains côtés, qu'il note, mais brillant. Il va naturellement tomber amoureux. De deux sœurs italiennes, une blonde, qui baille en l'écoutant, et une brune, Sofia (Bertolini) Guerrieri Gonzaga, d'une grande famille avec laquelle il nouera plus tard une belle correspondance publiée sous le titre *Chère Sofia*³. Mais c'est surtout de l'Italie et de Rome qu'il tombe amoureux, selon l'anagramme bien connue, *Roma amor*, « l'ensorceleuse Rome (...) que j'ai tant aimée ».

En lui ouvrant les portes de son salon, en l'invitant à jouer cette musique allemande de Mozart, de Beethoven, qu'ils avaient tous les deux en vénération, Malwida von Meysenbug ne s'est pas contentée d'initier le jeune historien du palais Farnèse à la vie mondaine et à la culture allemande. Elle devait aussi incarner à ses yeux un idéal élevé d'émancipation sociale par la culture, de liberté orgueilleuse, de fraternité distinguée.

En 1889 – l'année de l'effondrement de Nietzsche à Turin – et les années suivantes elle va donc se prendre d'amitié pour Rolland, ce jeune homme si grave, naturellement réservé, qui joue admirablement du Beethoven au piano.

Je me taisais. Elle se taisait, après que j'avais joué une des grandes sonates de Beethoven. Nous prolongions dans ce silence le puissant rêve. Puis, de sa mémoire montaient les songes du passé, les grandes figures des héros qui avaient été ses compagnons [je souligne. JL] – : ils devenaient les miens, ils me transmettaient le message de leur vie de combat de et de leur foi⁴.

Ces « compagnons » héroïques (d'exil) dont parle Rolland, nous les connaissons, ce sont Garibaldi, Mazzini, Alexander Herzen, peut-être Wagner, tous ceux qui ont incarné l'esprit des révolutions de 1848. Mais Nietzsche ? Probablement. Notons qu'elle mentionne dans sa lettre du 27 mars 1896 la rencontre de Nietzsche avec Mazzini lors du passage du Saint-Gothard et voit en eux deux types opposés.

Mais au-delà de la biographie, l'enjeu est celui de l'histoire de la réception de Nietzsche en France : Malwida von Meysenbug a-t-elle parlé de Nietzsche à Romain Rolland en profondeur ? Cela ferait de Rolland un des tout premiers en France à avoir connu la pensée et peut-être même subi l'influence de Nietzsche, dès les années 1890-1891, et ce par la grâce d'un témoin direct de la vie de Nietzsche.

Cependant reconnaissons que, comme dirait Charles Du Bos, nous sommes dans « le registre de la dénégation

1. Romain Rolland, *Mémoires*, Paris, Albin Michel, 1956, p. 94.

2. Romain Rolland, *Printemps romain*. Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère 1889-1890, publié par Marie Romain Rolland, Cahiers Romain Rolland n° 6, Paris, Albin Michel, 1954, et *Retour au Palais Farnèse*. 1889-1891, Cahiers Romain Rolland n° 8, Paris, Albin Michel, 1956.

3. Romain Rolland, *Chère Sofia*. Choix de lettres de Romain Rolland à Sofia Bertolini Guerrieri Gonzaga (1901-1908 et 1909-1932), Cahiers Romain Rolland n° 10 et 11, Paris, Albin Michel, 1959 et 1960.

4. Romain Rolland, *Mémoires*, op. cit., p. 102.

tion » : la difficulté est, en effet, que Rolland conteste avoir prêté attention à Nietzsche à cette époque. C'est notamment ce qu'il affirme en 1936 dans une lettre à Ronald A. Wilson du 29 juin 1936. Il précise dans cette lettre les étapes de sa « formation intellectuelle » en niant toute influence d'Auguste Comte, de Carlyle et de Nietzsche.

Je n'ai commencé à connaître Nietzsche qu'après que mes drames de la Renaissance (les plus « übermenschliche ») étaient écrits. À Rome Malwida von Meysenbug ne m'avait parlé de lui qu'en termes très vagues et affectueux qui ne m'avaient laissé aucune impression nette. C'est à mon retour de Rome à Paris que j'ai commencé de lire, vers 1892, les premiers articles en France sur le vrai Nietzsche des « lions qui rient » ; et je n'ai pas cherché à le connaître de près : car j'étais déjà comme d'autres amis français de ce temps dans un même courant d'esprit. Nous n'avions pas besoin de Nietzsche. L'Uebermensch flottait dans l'air du temps. Nietzsche n'a point fait l'air du temps : il en est sorti ; il en a seulement été la fleur la plus éclatante⁵.

Si Romain Rolland se reconnaît une dette, c'est envers Rome et sa « sérénité héroïque », envers l'Italie de la Renaissance avec son torrent d'*Uebermenschlichkeit*. « Je vous assure que, quand on a bu à cette source d'énergie, on n'a plus besoin des leçons de Nietzsche (qui lui-même s'y est baigné). » Nietzsche est donc second par rapport à Rome. Peut-on prendre au pied de la lettre cette affirmation de Rolland ?

La première mention que l'on trouve dans la correspondance est importante : elle fait référence à la première manifestation en France de la présence de Nietzsche, l'article, très critique, de Théodor de Wyzewa, « Littérature étrangère. Frédéric Nietzsche [sic] le dernier métaphysicien » dans le n° de novembre 1891 de la *Revue bleue* (p. 586-592). « En France personne encore ne le connaît », écrit ce critique lié au symbolisme et aux milieux wagnériens.

Nietzsche en France ... Quelles en sont les premières étapes ? La quatrième *Considération inactuelle*, *Richard Wagner à Bayreuth*, avait été traduite dès 1877, de manière confidentielle par Marie Baumgartner, la mère d'un de ses élèves à Bâle... et publiée en français par l'éditeur Ernst Schmeitzner à Chemnitz. Il faut attendre 1892 pour voir une première traduction significative, celle du *Cas Wagner* (1888), traduit par Daniel Halévy et Robert Dreyfus (1893), et ce n'est qu'en 1894 que Henri Albert commence à traduire les œuvres pour le *Mercure de France*.

Malwida von Meysenbug signale donc à Rolland

(qui est à cette date de retour à Paris) cet article sur « ce Nietzsche dont je vous ai si souvent parlé ». Je souligne ces mots : « dont je vous ai si souvent parlé ». Elle continue :

C'est étrange comme ce pauvre homme, réduit à la plus grande infortune humaine, surgit de plus en plus vite dans la considération et l'admiration des esprits pensants, de manière que pourrait se vérifier ce qu'il m'écrivait une fois : " Il se pourrait que dans un siècle l'humanité prononce ses plus sacrés vœux en mon nom " ⁶.

Elle conclut par cette invite : « Il faut que vous lisiez cet article. »

Rolland, dans sa réponse du 9 novembre, montre qu'il a une certaine connaissance d'un pan de l'œuvre, le nihilisme supposé de Nietzsche, mis en vedette par l'article de Wyzewa et qu'il réfute. Rolland conteste que Nietzsche ait auprès de l'humanité à venir la postérité quasi religieuse qu'il se donne.

Qu'est-ce que l'humanité a à faire d'un homme qui ne croit à rien, qui doute de tout, même du doute ? Si elle en arrivait là, ce serait la veille de la mort, ou de la folie universelle.

Romain Rolland pose ainsi la question, à ses yeux essentielle, du nihilisme et de la nécessité vitale d'une foi, quelle qu'elle soit, alors que lui-même est interpellé par cette question d'une foi non religieuse depuis son allégeance spinoziste du *Credo qui verum* qu'il rédige alors qu'il est encore élève à l'École.

Si un peuple pouvait vivre un instant dans le Pyrrhonisme de Nietzsche [le doute universel], les autres peuples l'engloutiraient à nouveau. Mais ces fragments [dans l'article de Wyzewa] m'intéressent beaucoup.

Cet échange important révèle que Romain Rolland, dès 1891, a une connaissance, sans doute imparfaite et caricaturale, de la pensée nietzschéenne, et surtout que cette connaissance s'est probablement nourrie des échanges avec la vieille dame : ce Nietzsche « dont je vous ai si souvent parlé ».

Y a-t-il d'autres indices d'une familiarité précoce avec la personnalité et l'œuvre de Nietzsche ? Malwida von Meysenbug a manifestement évoqué devant Rolland à plusieurs reprises sa proximité avec le philosophe. La récente édition de la totalité de la correspondance fournit des éléments dont nous ne disposons pas avec l'ancienne et très partielle édition procurée par Marie Romain Rolland.

Quelques éléments de preuve : le 31 janvier 1892 Malwida von Meysenbug mentionne allusivement un

5. Romain Rolland, *Un beau visage à tous sens*. Choix de lettres de Romain Rolland (1866-1944), Cahiers Romain Rolland n° 17, Paris, Albin Michel, p. 347.

6. La formule apparaît dans une lettre à Heinrich von Stein du 22 mai 1884.

détail du séjour à Sorrente, à propos du chant des paysans napolitains, preuve que Rolland connaissait cet épisode important de la vie de Nietzsche qu'est le séjour à Sorrente, et donc d'*Humain, trop humain*. Elle explique le 14 avril 1893, à un moment où elle écrit un article sur Nietzsche, les raisons pour lesquelles elle ne peut pas vivre seule là-bas, à regret. Là encore l'allusion suppose que Rolland connaît l'épisode de Sorrente.

À un plan profond, l'intérêt qu'elle manifeste pour les drames que Rolland, qui songe à une carrière de dramaturge, écrit ou ébauche à Rome comme *Orsino* – l'histoire d'un condottiere que Malwida va elle-même traduire en allemand – et *Les Baglioni*, autre projet de même inspiration, tient au fait qu'elle assimile la figure du condottiere à une certaine vision du « surhomme », de l'*Übermensch*. À Rome le faible et fragile Rolland ne rêve que de héros portés par la volonté de puissance, il est fasciné par les grands guerriers de la Renaissance, ces *condottieri* dont Jacob Burckhardt avait rappelé la place dans la culture de la Renaissance. Rappelons que Malwida von Meysenbug avait lu avec Nietzsche et Rée le cours de Burckhardt à Sorrente.

Je fis à Rome, au palais Farnèse – écrit Romain Rolland en introduction au volume Compagnons de route – pendant deux ans une cure de lumière. Mes premiers drames, mes premiers nés, s'y imprégnèrent de l'Uebermenschheit de la Renaissance, de l'exaltation de la force et de la beauté. Mais ce nietzschéisme avant la lettre (...) manquait à son tour d'ombre et de pitié : c'était un désert, au soleil⁷.

Que Rolland ait d'emblée pris ses distances avec le doute radical de Nietzsche, avec sa « philosophie au marteau » et avec la notion d'*Uebermensch*, sans doute, mais il paraît intellectuellement et humainement probable que Malwida von Meysenbug ait abordé avec lui, dès ces années, la pensée de Nietzsche.

En 1895 Malwida von Meysenbug défend clairement le philosophe en soulignant « tout ce qu'il y a encore de beau même dans les folies de Nietzsche » et prend connaissance avec intérêt des « belles choses » que ce dernier a écrites sur la « culture grecque » et qu'elle découvre à l'occasion de la publication posthume des textes de Nietzsche sur les présocratiques (28 février 1896) : ce qu'elle appelle avec une pointe de nostalgie « les œuvres de sa première belle époque de Bâle ». Elle prend le philosophe au sérieux : elle conteste notamment l'individualisme exacerbé, anarchiste/aristocratique qu'elle croit percevoir dans la pensée de Nietzsche et qu'elle retrouve chez Stirner (29 avril 1898).

Par la suite, très rapidement, dès 1892, Romain Rolland va se détacher de son nietzschéisme romain, de celui qu'il appellera dans une lettre à Sofia du 14 nov 1909 (au moment où Halévy publie sa biographie) ce « malheureux visionnaire » et ce « possédé de génie »⁸. Romain Rolland prend ses distances d'avec Nietzsche parce que ce dernier est devenu « à la mode » (3 novembre 1897) et il déplore les progrès de « l'antiwagnérisme » « dans le monde des jeunes littérateurs » :

Pour moi tout ce que j'ai lu dans ces derniers temps de Nietzsche au sujet de Wagner m'a inspiré une aversion insurmontable. Que cet homme à la fin de sa vie fût rongé par la jalousie de W, je n'en doute point ; cela perce partout. Et sa critique de W. est en général mesquine, voir petite, n'est sensible qu'aux détails ; l'âme des choses lui échappe.

Mieux même, Nietzsche devient à ses yeux (par un renversement fréquent) l'incarnation de la « mauvaise Allemagne », celle de la force.

Je trouve dans la pensée allemande d'aujourd'hui une force barbare et raffinée, d'une incontestable puissance, mais des germes de folie : un délire d'orgueil, et une volonté malade, malgré ses sursauts héroïques. Nietzsche règne, même chez ceux qui le combattent.⁹

Malgré tout demeure chez Rolland une imprégnation nietzschéenne plus grande qu'il ne veut l'admettre. Pas seulement un *Zeitgeist* nietzschéen, un « esprit du temps » impalpable, mais une véritable confrontation. Romain Rolland nietzschéen, malgré tout ?

Pour Jacques Le Rider, la critique du « poison idéaliste » et sa défense de Péguy dans *Compagnons de route* en seraient la preuve. Ici le « réalisme » doit se comprendre par opposition à un « idéalisme » faux : c'est un synonyme de « lucidité ».

Il ne faut être ni orgueilleux, ni humble devant la vie. Il faut la voir comme elle est, virilement, sans illusion et sans crainte. Point de surhomme ! "Ni ange, ni bête". Être un homme.¹⁰

Mais c'est dans *Empédocle d'Agrigente* de 1919, écrit pendant la guerre de 14-18, qu'on trouve des éléments objectivement nietzschéens dans la pensée de Romain Rolland, quand, lui aussi, fait une incursion dans le domaine des philosophes présocratiques, tel que Nietzsche les a présentés dans *La Philosophie à l'époque tragique des Grecs* de 1873.

Dès septembre 1890 (de retour à Paris) Rolland a écrit une première « tragédie de pensée » consacrée à Empédocle d'Agrigente.

7. Romain Rolland, *Compagnons de route*, Éditions du Sablier, Paris, 1936, p. 9.

8. Romain Rolland, *Chère Sofia*, op. cit., II, p. 48 (14 novembre 1909).

9. Romain Rolland, *Choix de lettres à Malwida von Meysenbug*, op. cit., p. 264 (29 mai 1899).

10. Romain Rolland, *Compagnons de route*, op. cit., p. 17.

Je ne connaissais pas l'œuvre d'Hölderlin [La Mort d'Empédocle] ; mais les leçons de Burdeau [son professeur de philosophie à Louis-le-Grand] sur les présocratiques m'avaient révélé le Sicilien dont j'ai fait plus tard un des maîtres de ma vie.

Dans mon désir de célébrer en lui la divine ironie du sage, qui a le mépris des hommes, mais qui les aime et qui les aide, sans doute mon esprit ambitieux et novice suivait de loin, en trébuchant, les traces de Sophocle (...) et celles du vieux Renan, dans ses drames philosophiques¹¹.

Mais c'est dans son Empédocle d'Agrigente de 1919 (écrit en pleine guerre) que Rolland médite sur la Haine et l'Amour et présente un retour aux présocratiques comme une source possible de régénérescence pour une Europe exsangue et discréditée :

Dans le vaste écroulement de notre civilisation, parmi les ruines de l'Europe, la pensée, bien des fois, erre dans le passé.

Il s'agit de trouver des affinités entre l'époque actuelle (l'âge de la Haine) et des précédents antiques :

Anxieusement, elle [l'Europe] cherche par le dédale obscur, que percent çà et là des flèches de soleil, – dans le Retour Éternel – des formes qui ressemblent à celles qui l'entourent et lui donnent la clef du mystère du présent.

On aura noté la présence ici, chez Romain Rolland, d'une forme d'éternel retour brisé par de brèves retrouvailles avec le passé, des résurgences. On songe à la philosophie de l'histoire de Walter Benjamin...

Comme Nietzsche à l'époque de *La Naissance de la tragédie*, Romain Rolland est en quête de formulations à la fois nouvelles et anciennes, poétiques et politiques, différentes des solutions traditionnelles qui ont échoué – qu'il s'agisse de « la noble religion », qui offrait une « retraite pure et profonde » par l'exemple de Jésus, « l'Ami divin », ou qu'il s'agisse du « rationalisme » retranché derrière « les murs d'un cloître » pour échapper à « l'Énigme menaçante du monde¹² ».

Il est, à ce stade de sa pensée au lendemain de la « mobilisation totale » de la guerre de 14-18, hostile au Progrès :

l'âme des Grecs, plus virile que la nôtre et plus aristocratique, [n'a pas eu] besoin pour vivre et aimer la vie, de ce morceau de sucre qu'on promet aux enfants et que les vieux enfants, que les démocraties de l'Ancien et du Nouveau monde (...) exigent avec fénésie : la promesse du

Progrès¹³.

Au détour d'une phrase, il fait d'Héraclite « l'Ueberschmerz d'Ionie ». Un « surhomme » ? Inhumain ?

« Tandis que l'Éphésien [autrement dit Héraclite], le guerrier mystique, se délecte des plus âpres dissonances qui réalisent pour son oreille ivre “la plus belle harmonie” » – c'est le εκ τῶν διαφερόντων καλλίστην ἄρμονίαν, « de leurs dissonances [tissent] la plus belle harmonie » dont Rolland a fait sa maxime – « le chantre mélodieux d'Agrigente aime en elles [les dissonances] l'attente, qui va bientôt se résoudre dans la plénitude d'un accord ensoleillé¹⁴. »

Alors que Nietzsche (par la voix de Zarathoustra notamment) aspire sans relâche à trouver des disciples d'élite, à fonder une petite communauté d'esprits libres, et souffre de sa solitude sans rémission, l'Empédocle de Rolland est un penseur fraternel, un leader démocratique et un esprit pratique.

D'autres génies, – Héraclite l'inhumain ou même le sage Goethe, – sauraient s'accommoder de cette solitude dans la vérité, ou du partage prudent de la lumière avec une élite discrète. Mais Empédocle est trop fraternel aux autres êtres, pour se satisfaire d'une joie qui leur serait refusée.

L'opposition entre Héraclite obscur et « inhumain »¹⁵ et Empédocle « fraternel » recoupe d'une certaine manière celle, nietzschéenne, entre Apollon et Dionysos : même vision de la dualité de l'âme humaine et de la nature, entre violence et irénisme.

Rolland s'exclame :

Ô Zarathoustra ! Je n'ai pas attendu Nietzsche pour te connaître. Tu résomes ici, mais de quelles harmonies plus belles et plus pleines. Et comme elle sont proches de celles de l'Ode à la joie...¹⁶

Rolland refuse le nietzschéisme vulgaire du surhomme dans lequel il devine une forme de nihilisme et auquel il va opposer, avec la vie héroïque de Beethoven, l'expérience de la Joie¹⁷. Voyons là un ultime hommage à Malwida von Meysenbug et à Nietzsche, enfin réconciliés, grâce à Beethoven, et la « joie ».

octobre 2016

Jean Lacoste est philosophe et écrivain. Il assure la traduction de la correspondance de Nietzsche en cours de publication aux Editions Gallimard.

11. Romain Rolland, *Mémoires*, op. cit., p. 109.

12. Romain Rolland, *Empédocle d'Agrigente*, suivi de *L'Éclair de Spinoza*, Paris, Éditions du Sablier, 1931, p. 17-20. Voir aussi *Empédocle* suivi de *L'Éclair de Spinoza*, précédé de « Vers “la divine harmonie” » par Roger Dadoun, Éditions Manucius, 2014.

13. Romain Rolland, *Empédocle d'Agrigente*, op. cit., p. 78 et suiv.

14. Romain Rolland, *ibid.*, p. 103

15. Romain Rolland, *ibid.*, p. 87.

16. Romain Rolland, *ibid.*, p. 105.

17. Le refus de Nietzsche va jusqu'à la contestation implicite de sa démente. Évoquant la vie brisée par la folie de Hugo Wolf, Rolland écrit : « Il n'y a pas beaucoup d'exemples en art d'un sort aussi terrible. L'infortune de Nietzsche n'en approche point, car la folie de Nietzsche fut dans une certaine mesure productrice d'énergie : elle fit jaillir du génie des éclairs qui n'en fussent jamais sortis dans un état d'équilibre et de santé parfaite. La folie de Wolf fut l'anéantissement. » Romain Rolland, *Musiciens d'aujourd'hui*, Hachette, 1908, p. 160.